

Des jobs par milliers

Finis les années dorées où les entreprises s'arrachaient les informaticiens et les spécialistes de réseaux ? Rien n'est moins sûr. Puces et portables les ont rendus précieux

Effectifs : 470 000

Taux de chômage : 4% ingénieurs, 10% techniciens

Salaire (ingénieurs) : 2 640 euros net mensuel

Recrutements cadres en 2008 : 36 000.

Philippe Vialle hésitait. Entre la médecine et l'informatique. « Mais l'informatique mène à tout et l'outil est maintenant indispensable pour n'importe quelle entreprise. » Claviers et ordi ont donc emporté. Sans regret : « Je suis passionné de virologie. Finalement, je lutte contre les virus informatiques comme les médecins et les laboratoires luttent contre les virus biologiques... » A 25 ans, ce jeune diplômé de l'Efrei est chargé de la veille de la sécurité informatique d'un grand groupe français. Un poste à responsabilités, qu'il a obtenu dès son stage de fin d'études, vite transformé en CDI par la société de conseil Devoteam. Il avait reçu d'autres propositions, et a fait monter les enchères, « comme tout le monde ». L'embarras du choix est en effet le principal dilemme des jeunes informaticiens depuis quelques années. Et la crise n'y change pour l'instant pas grand-chose.

Les promos 2009 seront-elles un peu moins chouchoutées par les chasseurs de tête ? Sans doute, mais il faut dire que jusque-là les recruteurs ont été quasi frénétiques. Au point que les écoles, assiégées, recommandaient à leurs étudiants de « garder la tête froide », se souvient Jean Pitrat, de l'Esica, responsable des relations entreprises. Et l'avenir ? « Les sociétés vont regarder les CV de plus près. Il ne suffira plus de les déposer sur Monster pour être immédiatement chassé. » Confirmation chez Altran : « Nous prévoyons de recruter 900 jeunes en 2009, annonce Julien Esposito, directeur du recrutement pour la France. Mais le niveau d'exigence va être un cran au-dessus, car lorsque l'économie ralentit, ce sont les projets à forte valeur ajoutée qui restent pérennes. »

Pas de quoi s'affoler. Le marché reste largement en pénurie. Et sans doute pour longtemps. A cause de « la désaffection des filières scientifiques en France », explique Olivier

Les meilleurs diplômés

Bac+2 ou bac+3

- BTS Informatique et réseaux, Informatique de gestion.
- DUT Informatique, STID.
- Licences professionnelles Systèmes informatiques et logiciels, Automatique et informatique industrielle, Réseaux et télécommunications.

Bac+5

- Ecoles d'ingénieurs (Supélec, Telecom SudParis, ENST Bretagne, Esica, ECE, Ensimag, Efrei...).
- Masters Miage, Informatique réseaux et télécom, Management et nouvelles technologies, Cryptologie et sécurité informatique (Bordeaux-1), Architecture et conception des systèmes intégrés (Paris-6), Technologie de l'information et web (Lyon-1), Ingénierie des systèmes informatiques (Toulouse-3), Aigeme (Paris-3).

Friedel, directeur des études à Supélec. On manque de candidats à l'entrée de ces cursus réputés difficiles et élitistes. Une caricature. Faute de troupes, les écoles se montrent de plus en plus accueillantes. Ne s'en tiennent plus, depuis longtemps, aux brillants élèves des classes prépa. Elles piochent volontiers parmi les bac+2, BTS ou DUT, licences. Sans parler des écoles en apprentissage, souvent très accessibles, notamment aux bacs technologiques. Il existe même des masters, comme celui de Paris-3, Aigeme, destinés à des non-scientifiques ! L'autre cause, c'est le formidable succès de cet outil. « L'informatique est partout, de L'Oréal à la Marine nationale », souligne Jean Soma, de l'Efrei. En vingt ans, aucun métier n'a connu une progression aussi spectaculaire. Les ordinateurs ont poussé partout, dans les bureaux, les boutiques, les usines, et bien sûr dans la plupart des logements. On compte aujourd'hui presque un demi-mil-

lion d'informaticiens, l'an passé, on en a recruté plus de 35 000. Considérable.

Aujourd'hui, les départs à la retraite des papy-boomers maintiennent la pression. Surprise, même dans la banque ou l'automobile, touchés de plein fouet par le ralentissement économique, la demande ne devrait pas se tarir. « Les banques ont de plus en plus de besoins, notamment en sécurité informatique », affirme Jean Soma. Même constat pour l'automobile : « Pour rattraper leur retard dans le domaine des voitures propres, très gourmandes en puces, les constructeurs français ont besoin d'informaticiens », confirme Olivier Friedel, de Supélec.

DES PROFILS ENCORE TRÈS COURTISÉS

Les sites recensent moins d'offres mais les écoles restent inondées de propositions (500 offres d'emploi arrivent chaque mois à l'Esica et le site de Supélec affiche 4 000 offres de stages pour dix fois moins d'étudiants !). Ce qui change ? Les entreprises étaient prêtes jusqu'ici à embaucher puis à former tout profil scientifique. Cette année, elles préféreront les grandes écoles. Ou encore les étudiants dotés d'une double compétence, comme les masters Miage ou les doubles diplômés. « Les sociétés sont de plus en plus friandes du profil ingénieur-manager », affirme Jean Soma, de l'Efrei, qui a mis en place un double cursus avec Audencia.

Les rémunérations devraient aussi s'assagir. « Les candidats trop exigeants devront peut-être voir leurs ambitions à la baisse », explique Juliette Nicot, du cabinet de recrutement Hudson. Les entreprises seront moins prêtes à dérouler le tapis rouge. « Certains profils restent toutefois très courtisés. Notamment les développeurs, les spécialistes du commerce en ligne, de la sécurité et les architectes des systèmes d'information. C'est cette dernière spécialité qui a permis à Damien Hellebois de décrocher son premier poste à l'étranger : « Je n'avais pas du tout envie, comme la majorité de mes camarades, d'aller bosser dans une grande banque ! » Après avoir refusé un confortable CDI (chez CapGemini), Damien a été embauché par l'éditeur de logiciels Pega, à Amsterdam. Et touche près de 42 000 euros par an.

Outre les boîtes de conseil, très deman-



Raphael Trapet / Alyph pour « le Nouvel Observateur »

Thibault Panhard 27 ans, ingénieur- conseil chez Accenture

La prépa ? Pas pour lui. En terminale, Thibault Panhard sentait bien qu'il n'avait « pas le niveau, pas l'envie ». Il a donc opté pour l'Esiea, une école d'ingénieurs avec prépa intégrée. En dernière année, conscient de l'attrait des recruteurs pour les ingénieurs « avec un vernis commercial », il est parti six mois à l'ESC Montpellier. Une plongée de six mois dans l'univers du marketing, de la gestion et de la communication. En guise de travaux pratiques, il a monté une petite boîte d'assistance informatique... dans le cadre de son stage de fin d'études ! Le tout soutenu par Axa Assistance.

« C'était le début de ce marché, j'avais envie de tenter le coup. » Thibault a fini par reprendre le fil d'un parcours plus classique il y a un an, en devenant ingénieur-conseil chez Accenture. Classique ? Pas tant que cela : « L'informatique mène partout. En ce moment, je suis en mission aux Hôpitaux de Paris. Je n'aurais jamais pensé y travailler un jour ! » L. M.

deuses, ce sont les sociétés de services (les fameuses SSII) les plus gros recruteurs. Et malgré un probable ralentissement, elles ne devraient pas fermer les portes d'entrée. « Lors des précédentes crises, elles avaient massivement licencié », explique Régis Granarolo, le président du Munci, l'association professionnelle des informaticiens. On peut espérer qu'elles ne referont pas cette erreur. Ces sociétés, qui prennent en charge les projets informatiques externalisés par les entreprises embauchent de gros bataillons, parfois, par promotions entières ! Longtemps décriées pour leurs méthodes de management et leur réputation de « marchands de viande », se contentant de faire du placement d'intérimaires, elles ont depuis « changé de visage », affirme Jean Pitrat.

Du côté des télécoms, les écoles sont plus inquiètes pour leurs troupes. « Les entreprises semblent moins demandeuses depuis la rentrée », explique Pierre Rolin, le directeur de

Télécom SudParis. Au forum pour l'emploi que nous organisons en février, elles seront bien moins nombreuses que l'an dernier. Nos étudiants ne doivent plus faire la fine bouche. » A Supélec, on admet également que les diplômés choisissant les télécoms sont un peu moins bien payés que les as du clavier. Mais Olivier Friedel ne cède pas à la morosité : « Malgré la crise, on continuera à utiliser les portables, les réseaux et les ordinateurs. »

UNE PROMO ENTIÈRE CONTACTÉE

Les licences professionnelles, elles aussi, sont appréciées des recruteurs. La preuve avec celle d'Orsay (Réseaux et télécommunications). Son responsable, Cédric Bastoul, n'en revient pas : l'an dernier, des entreprises ont recruté plusieurs des ses élèves en leur octroyant au passage le statut d'ingénieur ! « Cela reste marginal, mais depuis deux ans, cela arrive. Il y a tellement de besoins... » En juin 2008, une grosse entreprise de conseil a

même demandé à faire passer toute la promo en entretien !

Car les études plus courtes peuvent aussi être payantes. Après un BTS, les salaires ne volent pas aussi haut que pour les bac+5, mais la demande est tout aussi forte. « La crise pourrait même être porteuses », ajoute Patricia Leboussard, responsable du BTS Informatique de gestion au lycée de la Salle, à Rennes. Les entreprises cherchent à faire des économies, et nos diplômés sont raisonnables question salaire. Autre possibilité : monter sa boîte. Patricia Leboussard se souvient d'Aurélien, qui, il y a cinq ans, a lancé sa petite SSII. « Il était tout jeune, mais avait beaucoup de bagout. Aujourd'hui, il a cinq salariés. » Et à l'itin (Cergy), on se réjouit qu'un petit groupe d'étudiants en BTS s'apprête à concrétiser un projet de GPS adapté aux besoins... des pompiers ! Comme quoi, l'informatique mène vraiment à tout.

LISE MARTIN